

Le développement durable est-il soutenable?

Comment maintenir notre niveau de vie et diminuer la consommation des ressources essentielles à l'humanité? Certains parlent de décroissance, d'autres de développement durable ou de découplage. Débat.

Février en Espagne: on cueille les fraises destinées au marché européen. Un commerce insoutenable.



Reuters

Dans les gares, le long des voies de chemin de fer, des câbles en cuivre disparaissent. Ce qui autrefois était banal devient très prisé: le cuivre a pris tellement de valeur qu'on le vole! C'est l'indice d'un resserrement des ressources disponibles: comme le pétrole, le cuivre s'épuise. Et pourtant, le développement économique en demande toujours plus.

L'accès aux richesses minérales devient compliqué: «Les gisements bon marché et de meilleure qualité de certai-

nes ressources essentielles telles que le pétrole, le cuivre et l'or commencent déjà à s'épuiser», note le PNUE (Programme des Nations unies pour l'environnement) dans son dernier rapport. Ce document prépare la route vers Rio+20, la conférence internationale qui se tiendra en juin 2012

pour faire le point sur le développement durable vingt ans après le sommet de Rio.

Publié le 12 mai, le rapport du PNUE n'a pas fait la une des journaux. Cécité ou déni? Il trace un avenir pas vraiment rose, mais donne des pistes pour qu'il ne soit pas complètement

«Il est absurde de viser une croissance négative. Notre approche doit être qualitative.»

noir. Si on laisse l'économie évoluer comme elle le fait aujourd'hui, «le volume des minéraux, des minerais, des combustibles fossiles et de la biomasse consommés chaque année

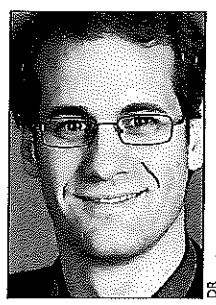
par l'humanité pourrait tripler d'ici à 2050», dit-il. Dans les pays développés, en effet, la consommation de ces quatre ressources clés s'élève en moyenne à 16 tonnes/habitant, alors qu'un Indien, par exemple, n'en consomme que quatre. Mais on sait que l'Inde, comme la Chine et d'autres

pays émergents, poursuivent une croissance économique élevée. Comment leur en vouloir alors que les pays de la zone OCDE, tout comme les économistes, préconisent une croissance la plus forte possible?

UN BUT AMBITIEUX

En Suisse comme à l'ONU, on parle de plus en plus de développement durable. Qu'est-ce à dire? «C'est un modèle économique qui ne compromet pas les conditions de vie des générations futures, répond le conseiller national genevois Antonio Hodgers (Les Verts). Il s'agit en fait d'avoir une activité dont l'impact sur l'environnement est neutre».

De la gauche à la droite, on est généralement assez d'accord sur cette formule. Mais se rend-on bien compte de ce qu'elle signifie? Le style de vie du Suisse moyen, comme celui des habitants de tous les pays développés,



consomme des ressources équivalant à trois planètes. Un impact neutre implique d'en revenir à une seule. La différence est énorme.

«Pas tellement, assure Antonio Hodggers. Revenir à une planète, c'est retourner à la consommation suisse du début des années 1960. A l'époque, ne vivait-on pas bien? On se nourrissait sans problème, on avait déjà des voitures, la télé. Evidemment on consommait moins, on prenait moins souvent l'avion. Mais ce n'était pas la préhistoire! Il y a un changement profond à faire, mais ce n'est pas une révolution impossible.»

LE CAPITALISME EN QUESTION?

Retirée de la politique mais très au fait de ces questions, Anne-Catherine Ménétreay évoque l'initiative populaire «pour une économie verte» lancée récemment par les Verts: «Son but est d'arriver en 2050 à une em-

preinte écologique correcte, soit diminuée des deux tiers! Cela passera par une politique de décroissance en plus d'un découplage entre les ressources en matières premières et la production de biens: il faudra produire avec moins et recycler les déchets. Dans certains domaines, par exemple le chauffage des bâtiments, c'est certainement possible sans douleur. Mais globalement, c'est un vrai défi».

Le système économique peut-il s'adapter? L'ancienne conseillère nationale sait que ce ne sera pas facile. Le capitalisme tend à gaspiller les ressources, car il repose sur le profit et le toujours plus. Or «notre initiative va à l'encontre de cette logique. Et puis, précise-t-elle, l'humanité devra aussi tenir compte du développement économique des pays émergents, qui va alourdir l'empreinte globale. Et que faire de la spéculation sur les matiè-

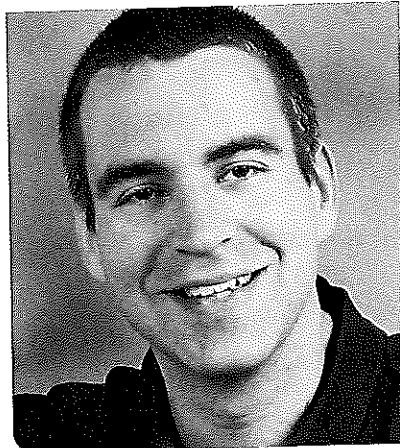
res premières? Nous devons sortir de la société marchande et consumériste pour aller vers plus de solidarité et de partage».

Parler décroissance sous-entend recul du PIB. «Ce n'est pas ce que nous voulons, proteste Antonio Hodggers. Il est absurde de viser une croissance négative, cela ne résout rien. Notre approche doit être qualitative. Le développement durable doit intégrer le développement économique, mais la pollution et la consommation des énergies non renouvelables doivent décroître. C'est pourquoi nous parlons de cycles économiques circulaires, qui intègrent l'environnement. Par exemple, l'économie doit organiser la consommation de fraises produites localement et non pas à 2'000 km d'ici. C'est possible; cela coûtera peut-être un peu plus cher, mais ce sera beaucoup moins cher pour notre environnement.» ■ Alain Dupraz

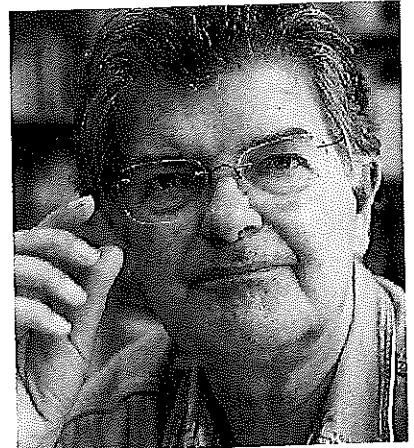
Ci dessus Anne-Catherine Ménétreay et Antonio Hodggers.

Les décroissants: un virage radical

On les traite d'utopistes, mais les tenants de la décroissance ne font que chercher un mode de vie conciliable avec la préservation de l'environnement.



Julien Cart et Jacques Grinevald.



«Le développement durable n'est pas une solution; il vise à polluer moins pour polluer plus longtemps. Au stade où nous en sommes, c'est la décroissance que nous voulons!» L'affirmation fait bondir les économistes, mais Jacques Grinevald, historien et philosophe genevois, qui enseigne à l'IUED, n'en démord pas. Il connaît l'histoire industrielle comme pas deux, ce qui lui permet de pourfendre bien des affirmations. Un exemple? «L'énergie solaire n'est pas illimitée. Sans pétrole, Bertrand Piccard ne pourrait pas faire voler son avion! Car les ressources minérales sont indispensables pour construire des panneaux photovoltaïques». Grinevald fait partie d'un groupuscule que l'on pourrait qualifier de

subversif. Une vingtaine d'activistes entourés de plusieurs centaines de sympathisants: les objecteurs de croissance, qui professent la décroissance autant dans leur mode de vie que dans leur discours. Julien Cart, 29 ans, qui termine un master en sciences de l'éducation et vient d'être élu sur les bancs verts du Conseil municipal de la Ville de Genève, est l'un d'eux: «Il y a quelques années, j'ai compris que le système économique fonctionne grâce à l'abondance des ressources, mais celles-ci sont limitées. Je m'efforce donc de consommer le moins possible». L'effort n'est pas toujours évident, Jacques Grinevald l'admet: «Nous som-

mes bourrés de contradictions, mais moins que les autres. Il m'arrive d'utiliser une voiture, mais au moins, je ne prends pas l'avion». «L'avion pollue beaucoup trop, reprend Cart; il faudrait l'interdire sur toutes les distances inférieures à 500

«La croissance est un dogme qui semble intouchable...»

km». C'est probablement ce genre d'affirmation qui vaut aux décroissants l'accusation d'être liberticides. «Bien au contraire, s'offusquent-ils. Nous voulons nous émanciper, échapper au conditionnement d'une société qui pousse à consommer sans cesse.» En fait, ils veulent «plus de liens et moins de biens, affirme Cart, car les femmes et les hommes ont surtout besoin de par-

Matières premières: le choc des prix

Selon le cercle Cyclope, société spécialisée dans l'analyse des marchés mondiaux des matières premières, jamais les prix n'ont été aussi élevés que l'an passé.

«On assiste à un véritable choc, le plus important depuis les années 1970», estime Philippe Chalmin, professeur d'histoire économique à Paris-Dauphine et coordinateur du dernier rapport Cyclope, publié le 17 mai. Il a déclaré à l'AFP: «Cette malédiction des matières premières est à l'origine des révolutions qui touchent le monde arabe depuis le début de l'année».

Si les prix ont augmenté de 30% dans l'ensemble, les hausses les plus fortes ont été enregistrées pour le caoutchouc (+89%),

le coton (+65%), le minerai de fer (+62%), l'étain (+50%) et le nickel (+49%). Le cuivre, que la Chine consomme à grande échelle, vient pour sa part d'atteindre un record à 10'000 dollars la tonne (+46%).

Les céréales ont aussi progressé en 2010, le maïs prenant 15% et le blé en Europe 26%. Seul le prix du riz a reculé de 10% grâce à une hausse de la production. Il n'y a pas de risque de pénurie, mais indéniablement une augmentation de la demande mondiale et une faiblesse des stocks. Tout cela n'est pas très sain, commente François Luguénot, l'un des rédacteurs du rapport. ■

tage, d'échanges, de dons». Quant à l'économie, il s'agit de la «relocaliser», car les échanges commerciaux planétaires pèsent lourdement sur l'environnement. La vie aussi devrait être relocalisée: «Nous devrions 'rester' plutôt que partir en vacances».

ET LA DIVERSITÉ CULTURELLE?

Les décroissants sont-ils si différents des tenants du développement durable, qui veulent eux aussi consommer moins? «Dire qu'il faut consommer moins n'est pas suffisant. Nous devons consommer le moins possible», répond Cart. La différence est moins mince qu'il n'y paraît. Grinevald: «Nous vivons dans une culture de la voiture, qui est conséquence d'un pétrole abondant et bon marché. Mais désormais, c'est fini: l'humanité est en train de dépasser le pic mondial de production pétrolière. Après ce pic, c'est la chute, la raréfaction de l'énergie et donc une hausse du prix de toutes les matières premières, que nous constatons déjà. C'est pourquoi on peut réellement se demander: Ne sommes-nous pas déjà engagés dans un processus de décroissance?».

Si le pétrole est limité, ne peut-on pas le remplacer? «Le pétrole est une énergie exceptionnelle, répond Grinevald. C'est une des variables clés de

l'économie. Tout dépend de lui, jusqu'au système de production agricole mis en place, et donc l'alimentation de l'humanité. Mais il n'y a pas que le pétrole: toutes les ressources s'épuisent. D'ailleurs, les spécialistes des sciences de la Terre le savent bien: l'humanité est en train de dépasser les limites du soutenable!»

«La croissance économique est un phénomène historique qui dure, avec quelques aléas, depuis 150 ans, reprend Grinevald. Elle a pu se prolonger tout ce temps grâce à l'apport d'une énergie abondante et bon marché: le charbon et le pétrole. Mais l'épuisement des matières premières la condamne».

La décroissance n'est pas une association organisée, c'est surtout un mouvement d'idées qui se propage en fonction des contacts, chacun adaptant sa vie à ses convictions. Mais cela suffit-il? Une démarche politique n'est-elle pas nécessaire? Julien Cart y croit, puisqu'il s'est engagé dans un parti, où le thème fait débat... surtout à cause de lui!

Jacques Grinevald est plus sceptique: «La croissance est un dogme qui semble intouchable. L'économie la veut, elle ne peut s'en passer, même si nous allons droit dans le mur. Ses fondements culturels sont très pro-

La jauge!

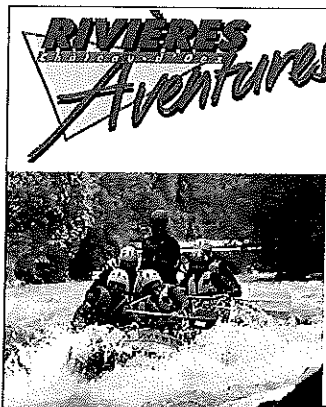
«Nous devons compléter le PIB avec des indicateurs appropriés», estime Josef Känzig, économiste à l'OFEV (Office fédéral de l'environnement), qui le compare au compteur de vitesse d'une voiture. Le PIB est à l'économie ce que le tachymètre est à la voiture: le premier indique la croissance économique, le second la vitesse de l'auto. Mais l'auto est aussi dotée d'une jauge à essence: elle indique la quantité d'essence à disposition, ce qui permet d'évaluer la distance parcourable.

L'économie s'est longtemps contentée du seul tachymètre: le PIB, qui mesure ses performances (sa vitesse) sans se préoccuper de ses réserves. Elle commence à peine à s'apercevoir que sans jauge à essence, la mesure des ressources à disposition fait défaut. ■ Ad

fonds, ils sont liés à la notion de progrès chère à la civilisation occidentale... qui est en train de manger toutes les autres en imposant son modèle économique! C'est là aussi un problème très grave. Car l'humanité a besoin de diversité culturelle autant que la nature a besoin de diversité biologique». ■ Alain Dupraz

A consulter: ROC (Réseau objecteurs de croissance) sur www.decroissance.ch.

PUBLICITÉ

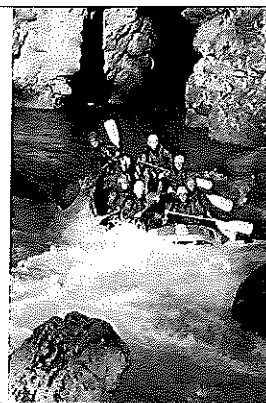


Des activités aquatiques fun pour l'été !

- **Le rafting** : 15 km sur la Sarine sauvage, à travers de superbes gorges. un des plus beau parcours de Suisse.
- **Le canyoning** : traversée de gorges à pied et à la nage, en admirant les roches sculptés par l'eau
- **l'hydrospeed** : le nez à raz de l'eau, laissez vous porter par la rivière et surfer sur les vagues. Matériel pro fourni.
- **Le canoë, kayak** : avec possibilité de suivre des cours.

Tous ces sports d'eau sont conduits par des guides brevetés et professionnels Organisation certifiée Label Safety in adventures.

Venez prendre un bain de nature !



Rivières & Aventures - Château d'oex - www.riviere-aventure.ch - T : 026 924 34 24 ou 079 434 70 89